PIERRE PÉJU

LA DIAGONALE DU VIDE

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Littérature

VITESSES POUR TRAVERSER LES JOURS, Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1980.

PREMIERS PERSONNAGES DU SINGULIER, Robert Laffont, 1984.

LA PART DU SPHINX, Robert Laffont, 1987.

LA VIE COURANTE, Maurice Nadeau, 1996. Prix Autres 1996 (Folio n° 4159).

NAISSANCES, Gallimard, 1998 (Folio n° 3384).

LA PETITE CHARTREUSE, Gallimard, 2002. Prix du Livre-Inter 2003 (Folio n° 3391 ; Folioplus classiques n° 76).

« Vilaines Filles », *in* POUPÉES, sous la direction d'Allen S. Weiss, Gallimard/Halle Saint-Pierre, 2004.

LE RIRE DE L'OGRE, Gallimard, 2005. Prix du roman Fnac 2005 (Folio n° 4478).

CŒUR DE PIERRE, Gallimard, 2007 (Folio n° 4858).

Essais

LA PETITE FILLE DANS LA FORÊT DES CONTES, Robert Laffont, 1981. Nouvelle édition augmentée en 1997.

L'ARCHIPEL DES CONTES, Aubier, 1989.

LOS CUENTOS DE LOS HERMANOS GRIMM, Editorial Crítica, Barcelone, 1988.

LIGNES DE VIE. Récit et existence chez les romantiques allemands, José Corti, 2000.

Biographie

L'OMBRE DE SOI-MÊME. VIE ET ŒUVRE DE E.T.A. HOFFMANN, Phébus, 1992.

Monographies

L'OMBRE ET LA VITESSE. Sur Adalbert de Chamisso, José Corti, 1989.

TEINTES PASTEL ET ENCRE NOIRE. Sur Ludwig Tieck, José Corti, 1993.

Suite des œuvres de Pierre Péju en fin de volume.

Extrait de la publication

LA DIAGONALE DU VIDE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PIERRE PÉJU

LA DIAGONALE DU VIDE

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

1

Je me souviens, cette année-là, au milieu de l'hiver, debout derrière la baie vitrée de la salle d'embarquement, les yeux noyés dans une aurore verte et rose où un avion décollait toutes les minutes, j'ai décidé de tout arrêter.

Ne plus bouger. Ne plus partir. Surtout ne plus parler. Trouver au plus vite un endroit retiré. Avec du silence. De la lenteur. Peut-être un brin de tristesse. De préférence dans une région sauvage.

Au moment où une voix suave, tombée de nulle part, invitait une dernière fois les passagers de mon vol à embarquer, j'ai franchi en sens inverse le portique de sécurité. Je suis passé discrètement devant la guérite de verre des douaniers. J'ai déchiré mon billet en petits morceaux que j'ai jetés dans une poubelle transparente. Je n'avais avec moi qu'un sac de voyage. Tant pis pour ma valise ! Prisonnière de la soute, elle était condamnée à une impitoyable destruction par les démineurs, sur le béton du tarmac, sous le regard des passagers d'un vol

très retardé par l'absence d'un homme, en temps de terreur. Traversant la zone d'enregistrement, j'ai eu l'impression que les voyageurs ressemblaient à des enveloppes froissées faites de chair lasse et d'étoffe terne. Ils étaient pressés et préoccupés. Leur petit bagage, qui trottinait derrière eux, avait bien du mal à les suivre.

Je tenais à quitter les lieux avant que mon nom ne soit prononcé de façon accusatrice dans les haut-parleurs : « M. Travenne… Le passager Travenne est prié de se présenter im-mé-dia-te-ment porte n°… Dernier appel… » Dehors, il faisait un froid glacial. Le ciel devenait peu à peu jaune pâle avec de longues traces sanglantes qui allaient en s'élargissant. On aurait dit qu'une énorme bête invisible grondait en lançant des coups de griffes au hasard. Des insectes géants dans le ciel, des taupes géantes sous la terre. Tout vrombissait et vibrait dans la jungle de béton et d'acier.

Minuscule voyageur de l'aéroport Charles-de-Gaulle, je renonçais à un énième voyage en Extrême-Orient. Au moins le vingtième ! En dix ans, douze ans, je ne sais plus. Tantôt Shanghai, tantôt Hong-Kong. Parfois Singapour. « Pour affaires », comme on dit, même si le fait d'être devenu un « homme d'affaires » me semblait toujours aussi incroyable et comique. J'étais un champion du décalage horaire. Un champion de l'attente et de la somnolence dans des fauteuils qui vous cassent les reins. Sur la terre comme en plein ciel. Un masque de tissu bleu ou blanc sur les yeux. Mais c'était fini. J'arrêtais pour de bon.

Après avoir échappé au vacarme de l'aéroport, je suis passé en coup de vent au bureau afin d'annuler les commandes et les contrats en cours, et j'ai dicté quelques lettres de désengagement à envoyer à nos principaux clients. Quand j'ai annoncé à nos deux secrétaires que j'allais disparaître quelque temps, elles m'ont considéré avec gravité, sans demander d'explications, avec une sorte de respect apitoyé. Elles ont compris que quelque chose n'allait pas, qu'elles allaient se trouver très seules dans ce qui ressemblait à une dernière longueur. Tout en m'écoutant en silence, elles jetaient des coups d'œil attristés dans la direction du bureau définitivement vide de Wolf, mon associé. Ces fidèles collaboratrices s'étaient toujours doutées qu'avec des pilotes dans notre genre il y avait des risques d'explosion en plein vol.

Notre société, « Travenne & Wolf », spécialisée dans ce qu'on appelle le « design de luxe », nous l'avions créée vingt ans auparavant. Label français mais fabrication chinoise. Nous nous étions peu à peu consacrés à l'art de l'emballage sophistiqué : boîtes laquées, luxueux coffrets, écrins raffinés, dont je concevais les formes, avant de les faire fabriquer en Chine puis de les fournir, par dizaines ou centaines de milliers, à plusieurs marques renommées. Puisque tout s'emballe désormais. Puisque la plus médiocre marchandise se recroqueville au fond de ce qui l'enveloppe. Bientôt, il ne restera plus que des emballages. Et des professionnels du « packaging », comme on dit, contraints à renouveler sans fin les apparences des choses ou des idées.

Mathieu Wolf avait, depuis toujours, été mon ami, mon complice et collaborateur. Je dis « avait été » puisque mort de façon extrêmement brutale. Dans la salle d'embarquement d'un aéroport. Infarctus foudroyant. Son vol avait du retard. Sa disparition de l'avance. Mathieu, lui, c'était son cœur qui avait décidé de tout arrêter.

En quittant nos bureaux, j'ai fait un saut à la maison, où ne vivaient plus ni femme ni enfants, afin de rassembler quelques affaires. Enfin, au volant de ma voiture, j'ai pris la route en direction du sud. Trois cents kilomètres d'une traite, les mains crispées et moites, la bouche sèche, avant de m'arrêter sur une aire d'autoroute. Pendant que je faisais le plein, il me suffisait de lever la tête pour apercevoir, très haut dans le ciel, les petits cylindres étincelants à l'intérieur desquels des humains étaient soigneusement rangés comme dans un coffret métallique. J'ai eu une pensée pour cette population de millions d'individus qui, à chaque instant, se trouvent suspendus dans le ciel, et filent, immobiles, à la surface d'une sphère invisible dont le rayon mesure dix kilomètres de plus que celui de la terre. J'aurais pu être parmi eux. En vol. Envolé. Volatil. Comme tant d'autres fois. Complètement seul. Attaché sur mon siège. Plongé dans la méditation ou absorbé par la lecture.

J'ai encore roulé pendant plusieurs heures. Tantôt dans le ronronnement lugubre du moteur, tantôt en mettant la musique à fond. Au rythme des guitares, je donnais de grandes tapes nerveuses sur le volant tandis qu'une

Extrait de la publication

brume vespérale s'élevait doucement entre les prés obscurs et le ciel mauve.

And — eh sometimes it's not easy baby,
especially when your only friend
talks, sees, looks and feels like you,
and you do just the same as him
get very lonely up this road baby,
yeah ! Hmm ! Yeah !…

La dernière chanson s'est achevée. J'ai quitté l'autoroute. Les phares de ma voiture s'enfonçaient comme un couteau dans un grand vide ténébreux. Du vide sans emballage. Du vide à l'état sauvage. Glacé et brûlant comme de l'alcool. Je savais à peu près où j'allais. La route rétrécissait. J'étais obligé de ralentir. Tout mon corps était envahi par un grand calme. Je m'attendais à voir surgir de la nuit des bêtes spectrales et affolées. Biche blanche dont les sabots patinent sur l'asphalte mouillé, laie massive suivie de marcassins, renard, hyène, sphinx ou phœnix. Comme je traversais une forêt, je me suis arrêté pour pisser. Dans le noir, craquements et glissements furtifs. Grincements des branches. J'ai senti que les conditions se réunissaient en silence.

Vers minuit j'ai échoué dans la chambre étroite et mal chauffée d'un gîte perdu sur le vaste plateau qui sépare l'Ardèche de la Haute-Loire. J'ai décidé de m'y installer pour une durée indéterminée. On verrait bien.

Extrait de la publication

2

Le premier jour, je n'ai fait que contempler la fenêtre de ma chambre, rectangle blanc, couvert de buée, auquel je pouvais substituer, d'un mouvement tournant de la main dans l'humidité ruisselante, une aquarelle abstraite composée de plusieurs gris bleutés, de verts éteints, de bruns, de roux et de jaune paille que le givre décolorait encore. À force de le fixer, j'y découvrais d'autres scènes : patineurs sur un lac gelé, voyageurs approchant d'une ville sous un ciel menaçant. Je voyais des rois, des lions, des suppliciés. Un tableau toujours changeant qui me comblait. Fenêtre magique.

Je connaissais depuis longtemps la rudesse de ce paysage et les rigueurs climatiques de cette région de France où des volcans puissants, après avoir soulevé de larges morceaux du continent, se sont, au fil de centaines de millénaires, fatigués de rugir et de cracher puis se sont tassés sur eux-mêmes. Inoffensifs, les volcans se laissent désormais poncer, jour après jour, par le papier de verre du ciel, comme ces artistes qui, après avoir un peu

Extrait de la publication

bousculé la sensibilité d'une époque, et connu ce qu'on appelle leur « heure de gloire », se ratatinent puis se laissent eux aussi raboter par la notoriété ou la parodie de leur propre style. Bien sûr, ils demeurent présents dans le paysage. On les reconnaît, on prononce leur nom, mais ils n'en sont pas moins définitivement éteints.

Ce gîte de pierre qui avait dû être autrefois couvert de chaume et abriter la vie précaire de fermiers isolés, était tenu par un couple de petits aventuriers sur le retour, cabossés par des échecs successifs et venus eux-mêmes, en un dernier défi, se confronter à la nature muette. L'homme, visage buriné, catogan de cheveux gris, avait fait un peu tous les métiers, partout dans le monde. Sa compagne, petite brune aux yeux vifs très cernés, espérait toujours, l'âge venant, un apaisement qui, lui, ne venait pas. Pour vivre, ils hébergeaient marcheurs et voyageurs à qui ils proposaient quelques chambres et une table d'hôte à des kilomètres de toute habitation mais en bordure d'un sentier dit de « grande randonnée ».

Discrets ou blasés, ils ne se souciaient pas de moi. Je pouvais rester dans ma chambre ou sortir toute la journée par n'importe quel temps, ils m'accueillaient, le soir, à la grande table près du feu, parfois en compagnie de randonneurs affamés avec lesquels nous ne parlions que de choses anodines, météorologie, plantes sauvages, voyages lointains. Chacun gardait ses distances avant de retourner à sa solitude.

Dans l'entrée, un chien énorme et très vieux était perpétuellement couché au milieu du passage, la truffe

Extrait de la publication

humide entre les pattes, l'œil mi-clos… De temps à autre, l'animal levait la tête avec un air de malheur et d'ennui, bâillait longuement et puait de la gueule. Il y avait aussi une petite jeune fille à l'air effaré qui arrivait chaque jour à travers prés pour faire des lessives, du ménage ou pour rentrer le bois. Elle devait venir d'une ferme éloignée. Visage ingrat, mains rougies, elle travaillait dur, fuyait les randonneurs, ne disait pas un mot. Les propriétaires du gîte ne l'appelaient jamais par son prénom. Ils se contentaient de lui crier « Ho ! ». Elle accourait. « Ho ! » hurlaient-ils, parfois de l'autre bout de la maison : la fille se précipitait et ils la chargeaient aussitôt d'une tâche pénible.

Le matin, j'écoutais les grincements de la maison vide. Navire à l'ancre dans beaucoup de gris. Je descendais l'escalier dont le bois craquait sous mes pas. J'enjambais le tas de viande et de poils qui grognait un peu en travers de l'entrée, et partais marcher dans le vent. Le vent souverain, le vent nerveux, le vent presque incessant qui, en toutes saisons, couche les herbes sur la terre, racle le sol, tord chaque branche qui aurait la prétention de s'élever vers le ciel et triomphe de l'entêtement des arbres en bloquant leur croissance.

Pays perdu. Des pierres, beaucoup de pierres, dures et sombres que la pluie rend luisantes. Des maisons basses, très éloignées les unes des autres, dont certaines ne sont plus que ruines encombrées de ronces, de fougères, et faciles à confondre avec un amoncellement de roches. Partout, des blocs de basalte surgissent dans les déchiru-

res d'un velours vert et râpé. De loin en loin, des bêtes humides, figées dans un vieux rêve. Les crinières des chevaux sont gorgées d'eau, comme est trempée la laine des moutons aux marques rouges ou violettes. Du cul des vaches tombent régulièrement des paquets de bouse chaude et les crottes des chèvres sont autant de billes noires disséminées entre les brins d'herbe.

Même par temps clair, les ondulations infinies de cette terre ne procurent pas un sentiment d'apaisement mais d'âpreté. Il est vrai qu'en été, par grand beau temps, un tel paysage peut faire naître l'exaltation, surtout lorsque la vue se perd en glissant sur toutes ces rondeurs, et que le crépuscule compose à l'ouest un subtil dégradé de bleus tandis qu'à l'est la chaîne des Alpes pourtant lointaine semble se rapprocher au fur et à mesure qu'elle devient plus rose. Quand miraculeusement le vent tombe, l'ivresse de cette nature qui cesse un moment de lutter contre les éléments devient contagieuse.

Bien vite, j'ai compris que l'endroit allait me convenir. Loin de tout. Nulle part. Cet hiver-là, ce n'était pas une épaisse couche de neige qui recouvrait le paysage autour du gîte, mais un poudrage glacé qui vitrifiait les formes et les teintes. Mes pas faisaient un bruit de cristal écrasé. Et je décrivais des cercles de plus en plus larges. Au milieu d'un pré, je suis tombé sur un squelette. Des restes de chèvre ou de mouton. J'ai fait rouler le crâne du bout de mon soulier. Les orbites étaient pleines de terre. La mâchoire s'est ouverte.

Vers la fin de l'après-midi, guettant l'instant où la

Extrait de la publication

brume commence à tout recouvrir, j'étais envahi par un mélange de bien-être et d'angoisse, comme si la menace de me voir absorbé par l'aquarelle illimitée du décor était une chance qu'il me fallait saisir. Les joues brûlantes, je retrouvais le silence de ma chambre où je m'allongeais sur le lit, les mains derrière la tête, dans une immobilité totale face au rectangle devenu noir, l'esprit soudain happé par un tourbillon de souvenirs et d'images, parmi lesquelles le visage de mon ami mort.

Ce n'était pas exactement que Mathieu me manquait. Je ne parvenais pas à réaliser qu'il ne se trouvait plus nulle part alors que, pendant des années, nous nous étions parlé presque chaque jour, nous comprenant à demi-mot. Jamais d'intimité entre nous. Ni confidences ni étalage d'états d'âme, mais la simple certitude d'une complicité. Une façon de jouer à poser les instants les uns sur les autres, comme des cubes, comme des cartes. Vaine agitation sans doute. Au point de n'avoir pas vu passer les années.

J'ai bien vite compris que jamais je ne pourrais « me faire » (terrible expression !) à l'absence de Mathieu, avec son éternelle veste noire, ses épaules étroites, sa calvitie précoce, ses longues mains, son sourire un peu triste et l'éclat sombre de ses yeux. Je me souviens de cette matinée grise au milieu de laquelle un coup de fil laconique m'avait annoncé que son corps n'était plus qu'un cadavre en attente à la morgue de l'aéroport. J'avais sauté dans ma voiture, roulé à toute vitesse, et m'étais efforcé de faire mécaniquement le nécessaire. Trois jours plus tard,

Extrait de la publication

nous le conduisions jusqu'au trou boueux creusé à la hâte dans un cimetière de banlieue. Et puis j'étais revenu au bureau où je m'étais assis un moment à sa place, dans son fauteuil, devant sa table de travail encombrée. Ce qui m'étonnait le plus, en manipulant ses affaires, crayons mâchonnés, feuillets noircis, bouts de cigares, c'était mon absence de chagrin, comme lorsque, sous le coup d'une anesthésie locale, on sent tout sans rien ressentir. L'événement le plus douloureux se tenait de l'autre côté d'une vitre incassable, et je ne parvenais pas à saisir le « marteau de détresse ».

C'est à des vitesses fulgurantes que nous étions passés de l'enfance à la jeunesse puis à la vie dite active. Nous nous étions connus dès les petites classes. Même école. Même cour. Même rue. Je l'appelais Wolf, il m'appelait Travenne, ça se faisait comme ça à l'époque. C'est très tardivement que nous nous étions appelés par nos prénoms. Entre dix-huit et vingt ans, j'étais un dessinateur acharné, rêveur et grand lecteur. Mathieu, fou de mathématiques et de musique, vivait sous une interminable averse de notes et de nombres, entre piano et équations. Et puis, après des études aussi chaotiques que les miennes, il était devenu, contre toute attente, ce gestionnaire de talent, cet habile investisseur. J'étais, de mon côté, devenu un designer à succès.

Tout cela me paraissait non seulement lointain mais étranger. Scènes de la vie de deux autres garçons, ailleurs, à une autre époque. Je me suis vigoureusement redressé pour allumer une lampe. J'avais bien sûr apporté quel-

ques livres, mais je les ouvrais le moins possible me contentant d'observer cette pile fragile de pages, sur la table de nuit. Examinant leurs dos douloureux, je m'efforçais de reconstituer, de mémoire, des passages, parfois très courts, mais dont la lecture m'avait profondément marqué. Sonorités et visions. Expressions et impressions. Réservoirs de petites différences. Lignes lointaines. Blocs d'énigme. « *Chasse de leur acier la martre et l'hermine…* » Voilà ce que je cherchais dans les livres…

Une fois, dans un taxi roulant à vive allure le long de la Baie de Hong-Kong dans cette électricité nocturne et verdâtre qui, sur les avenues bruyantes jusqu'à l'aube, renforce l'impression de moiteur et de vertige, un petit mot bizarre, échappé d'un livre, s'était mis à tourner autour de moi comme une mouche. Un peu plus tôt dans la soirée, j'avais parcouru, une fois de plus, un bouquin fatigué, emporté maintes fois dans mes valises. Une phrase, détachée du texte, avait alors commencé à se prononcer toute seule, en boucle, dans ma tête :

« *Et le démon lui dit : Donne-moi la preuve. Montre-moi que tu es encore celui que tu as cru être.* »

Tandis que j'étais assis à l'arrière du taxi, dans le dos du chauffeur d'une impassibilité asiatique, il m'a semblé lire les deux mots « *cru être* », en surimpression sur la tache pâle que j'apercevais dans le rétroviseur et qui n'était autre que mon visage. « *Cru être* », noir sur blanc. Ou plutôt la fusion de ces deux mots en un seul verbe désespérant : « *cruêtre* ». Et durant le reste de cette longue nuit orientale, chaque fois que j'apercevais ma tête

Extrait de la publication

RONDE DE NUIT. Sur Bonaventura, José Corti, 1994.

LE THÉÂTRE DES INFLUENCES. Sur Schiller, José Corti, 1996.

LA TRAVERSÉE DU ROMANTISME. Introduction aux contes romantiques allemands, Mercure de France, 1997.

Livre d'art

PORTRAIT DE MIQUEL BARCELÓ EN ARTISTE PARIÉTAL, avec la collaboration d'Éric Mézil, photographies d'Agustí Torres, Gallimard, 2008.

Jeunesse

COMME DEUX GOUTTES D'EAU, illustrations de Fulvio Testa, Gallimard Jeunesse, 2004.

LE MONSTRUEUX, illustrations de Stéphane Blanquet, Gallimard Jeunesse, 2007.

Extrait de la publication

La diagonale du vide
Pierre Péju

Cette édition électronique du livre *La diagonale du vide*
de *Pierre Péju*
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en juin 2009 (ISBN : 9782070781034)
Code Sodis : N02534 - ISBN : 9782072025341

Extrait de la publication